

CHAPITRE III.

LE SITE DU PARADIS TERRESTRE.

L'Écriture nous apprend que le premier homme fut placé, après sa création, dans un jardin de délices, arrosé par quatre fleuves, l'Euphrate, le Tigre, le Géhon et le Phison. La tradition de presque tous les peuples a conservé le souvenir de ce paradis terrestre¹, mais la situation nous en est inconnue.

L'assyriologie ne nous a encore fourni aucun renseignement précis sur ce sujet. Nous avons rencontré dans l'analyse du poème de Gilgamès plusieurs allusions à des pays merveilleux où croissent des arbres paradisiaques², mais le poète ne nous donne aucune indication géographique positive. Henry Rawlinson place le paradis terrestre en Babylo-

¹ Voir J. R. F. Obry, *Le Berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux*, in-8°, Paris, 1858. — Des traditions égyptiennes, les seules dont nous devons nous occuper explicitement avec les traditions assyriennes, ont conservé le souvenir d'un âge d'or : « Les serviteurs ou suivants d'Horus, dit M. Chabas, composaient l'armée d'Horus combattant pour Set pour revendiquer les droits d'Osiris (Voir de Rougé, *Mémoire sur les six premières dynasties*, p. 42, note; Naville, *Mythe d'Horus*, pl. 13, 14 et 17). Le canon royal de Turin les place dans les temps mythologiques et M. Goodwin les assimile aux Nézou; ou Mânes de Manéthon (*Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1867, p. 49). Les Égyptiens considéraient comme étant leur âge d'or le temps des *Suivants d'Horus*. On lit, par exemple, à la fin d'une inscription trouvée dans l'île de Tombos, en Nubie, dans laquelle on exalte la gloire de Thotmès I^{er}. « C'est ce qu'on avait vu dans le temps des dieux, lors des Suivants d'Horus; il (le roi) a donné le souffle vital à quiconque le suit, ses « abondantes faveurs à qui prépare sa voie » (Lepsius, *Denkmäler*, III, pl. 15 a). » Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, Introduction, p. 7-8.

² Voir, plus haut, p. 251-253.

nie, d'après les documents indigènes. Cette contrée est souvent appelée Gan-Douniyas, « l'enclos ou la forteresse du dieu Douniyas¹, » nom qui ressemble au Gân Éden, ou « Jardin d'Éden » de la Genèse. Deux des quatre fleuves du paradis sont le Tigre et l'Euphrate, qui arrosent la plaine fertile de Babylone. L'Euphrate, à cause de sa forme, s'appelait Pourat ou « l'eau qui se courbe, » en sumérien; le Tigre se nommait Masgougar, « le courant, » Tiggat et Idikna ou Idihkla; c'est de ce dernier nom que vient le Hiddéqel (Tigre) de la Genèse, avec le préfixe sumérien *hid*, qui signifie « rivière. » Le Phison, d'après sir Henry Rawlinson, est l'Arahtou, et le Géhon, le Djuha, qui arrose Éridou².

La ville d'Éridou était le site même du Jardin d'Éden³. Les hymnes de la Chaldée méridionale en langues sumérienne et assyrienne, retrouvés dans la bibliothèque d'Assurbanipal à Ninive, parlent d'un bocage sacré, planté à Éridou :

Dans Éridou a crû un palmier ombreux; dans un lieu sacré il est devenu verdoyant;

Sa racine est une pierre brillante⁴ qui s'étend sur les [eaux de] l'abîme.

Devant le dieu Éa elle a crû dans Éridou, [la terre] féconde;

Son siège est le lieu [central] de la terre;

Son feuillage est la couche de la déesse Sikum⁵.

¹ Gan-Douniyas ou terre de Kardounias, autre manière de lire *Gandouniyas* ou *Gandouna*. Dans ce dernier nom, les mots *Gan-Éden* sont encore transparents. Le pays de Kardounias est le pays au sud de la Babylone. Voir la carte de Babylone et de la Chaldée, dans M. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, 1875, planche 1, p. 45, ou la carte du grand empire d'Assyrie, dans les *Annales des rois d'Assyrie*, 1874, planche VII, p. 296.

² H. Sayce, *Smith's Chaldean Account of Genesis*, p. 84.

³ *Ibid.*, p. 72. Cf. sur la question H. Sayce, *The origin of the Phœnician Cosmogony and the Babylonian Garden of Eden*, dans l'*Academy*, 20 mars 1875, p. 299-301.

⁴ En assyrien : la pierre *uknu*.

⁵ Le nom de cette déesse est incertain.

Le [bocage] saint de la demeure dont l'ombre est épaisse comme celle d'une forêt, personne n'y est entré.

[Au] milieu de [ce bocage] était le dieu Tammuz¹.

Une inscription du roi Éri-akou de Larsa, l'Arioch de la Genèse², nous apprend que de son temps il y avait à Éridou « un arbre sacré, » sans doute, une sorte d'oracle. « Au dieu Nin-girsu, porte cette inscription, son roi, Éri-aku, pasteur des possessions de Nippur, exécuter de l'oracle de l'arbre sacré d'Éridu, pasteur d'Ur et du temple Ê-udda-im-tigga, roi de Larsa, roi de Sumir et d'Accad, etc.³ ».

Éridou est l'Abou-Schareïn actuel. Sir Henry Rawlinson croit pouvoir fixer le site précis du bocage sacré au lieu nommé aujourd'hui Dhib⁴.

En plaçant ainsi en Chaldée le site de l'Éden, le savant anglais reprend, sous une forme nouvelle, la thèse soutenue en 1691 par le savant évêque d'Avranches, Huet⁵, et par quelques autres⁶. Toutes les objections qui ont fait rejeter le système de Huet par les exégètes gardent encore leur force et ne permettent guère de chercher le paradis terrestre en Babylonie, ainsi que nous allons le voir, quand nous apprécierons l'opinion de M. Frédéric Delitzsch, après l'avoir d'a-bord exposée.

¹ *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. iv, pl. 15, verso, l. 62-64; Fr. Lenormant, *Les origines de l'histoire*, t. II, 1882, p. 104; Sayce, *Smith's Chaldean Account of Genesis*, p. 87; Id., *The Higher Criticism*, p. 101.

² Gen., xiv, 1.

³ Hommel, dans H. Sayce, *The Higher Criticism*, p. 102.

⁴ Sayce, *Smith's Chaldean Account of Genesis*, p. 86. Le frère d'Henry Rawlinson place aussi le paradis terrestre en Chaldée. G. Rawlinson, *Biblical Topography*, in-16, Londres, 1887, p. 17-19.

⁵ Huet, *De la situation du paradis terrestre*, Paris, 1691; réimprimé en latin, à Leipzig, en 1694, à Amsterdam, en 1698 et 1701.

⁶ E. Morin, *De Paradiso terrestri*, en tête de la *Geographia sacra seu Phaleg et Canaan*, de Bochart, *Opera omnia*, 3^e édit., Liège, 1692, t. I, p. 9-28.

M. Frédéric Delitzsch, professeur d'assyrien à l'université de Leipzig, a essayé, comme le savant anglais, de déterminer d'après les tablettes cunéiformes, la situation du Paradis terrestre, et il a publié sur cette question un volume spécial¹. Voici le résumé de son système :

Tout porte à placer en Babylonie même, c'est-à-dire dans la plaine où fut bâtie la ville de Babylone, le berceau du genre humain. La géographie physique prouve que l'Euphrate et le Tigre, dans les temps préhistoriques, se réunissaient ensemble dans le voisinage de la ville d'Opis et se séparaient de nouveau au sud. Si l'on ne peut pas se servir de cette circonstance pour expliquer la description hébraïque du Paradis, il est vrai du moins qu'autrefois, dans les temps reculés, le Tigre paraissait n'être, au nord de Babylone, pendant une partie assez considérable de son cours, qu'une simple dépendance de l'Euphrate. Ce dernier, coulant à un niveau beaucoup plus élevé que le Tigre, envoie à celui-ci beaucoup de ruisseaux et de canaux, de telle sorte que, jusqu'au-dessous de Babylone, c'est réellement l'Euphrate qui arrose les terres comprises entre les deux fleuves et qui alimente de ses eaux le Tigre, qui en manque. A partir de là, au sud de Babylone, le Tigre reprend de nouveau son cours indépendant, tout à fait distinct de celui de l'Euphrate.

Du reste, il y avait aussi un grand canal qui allait de la ville de Babylone au Tigre, comme nous le verrons bientôt. L'existence de ces grands canaux nous ramène à la question qu'il faut maintenant traiter. Comment trouver en Babylonie les deux autres grands fleuves dont parle le récit de la Genèse? D'après M. Delitzsch, le Phison et le Géhon ne sont pas des fleuves proprement dits, mais de simples canaux; le mot *nahar*, employé en hébreu pour désigner l'Euphrate

¹ Frd. Delitzsch, *Wo lag das Paradies? Eine biblisch-assyriologische Studie. Mit zahlreichen assyriologischen Beiträgen zur biblischen Länder- und Völkerkunde*, in-12, Leipzig, 1881.

et ses quatre branches, de même que le mot assyro-babylonien correspondant *nāru* (araméen, *nahrā'*; arabe, *nahr*) peut signifier des canaux, grands ou petits, tout aussi bien qu'un fleuve ou une rivière; la division du fleuve paradisiaque en quatre bras a surtout pour but d'indiquer l'idée d'irrigation; enfin, plusieurs des canaux babyloniens étaient larges et navigables, comme l'Euphrate et le Tigre eux-mêmes; bien plus, quelques-uns d'entre eux ont servi d'abord vraisemblablement de lit à ces fleuves ou à des bras de ces fleuves; ils n'ont pas été creusés de main d'homme, mais par l'Euphrate et le Tigre, qui écoulaient autrefois par cette voie une partie de leurs eaux; plus tard, quand le courant s'est porté ailleurs, ces anciens canaux naturels ont été utilisés comme canaux artificiels.

Quand il a préparé ainsi le terrain, avant de chercher encore dans les canaux babyloniens le Phison et le Géhon, M. Delitzsch cherche d'abord la terre qu'ils arrosaient, Kousch et Havila. Il voit le nom de Kousch dans cette puissance élamitico-sumérienne qui, trois mille ans avant Jésus-Christ, dominait dans la Babylonie centrale; elle s'appelait la dynastie des Kassi ou Kaschi et nous en retrouvons la trace avec certitude dans l'ancienne forme du nom des Chaldéens, *Kas-da*, c'est-à-dire « territoire des Kassites. » C'est de ce même nom (Kissiens) que se sert Hérodote pour désigner les Élamites. Dans la Bible, il faut donc distinguer deux Kousch, celui d'Afrique et celui d'Asie, le Kousch-Éthiopie (hiéroglyphiquement *Kasch*, *Kisch*), et le Kousch du Géhon, d'où sort Nemrod, le représentant le plus ancien de la civilisation non sémitique de la Babylonie. C'est là une preuve de la haute antiquité du récit biblique, car le nom des Kassi s'était transformé plus tard en *Kasdaï*, et du nom des *Kasdaï* on n'aurait jamais pu faire sortir le Kousch biblique.

Havila, « la terre de sable, » est la partie du désert de

Syrie qui confine à l'Euphrate. Les produits de la terre d'Havila, l'or, le bdellium et la pierre appelée *šoham* se rencontrent dans ce pays. *Šoham* est le babylonien *šamtu*, contracté de *šahāmatu* (*tu* est la terminaison féminine) : c'est une production tout à fait propre aux environs de Babylone. Les anciens géographes nous apprennent que le bdellium est aussi un produit de ces contrées.

Ainsi Havila est sur la rive occidentale de l'Euphrate, Kousch sur la rive orientale; il s'appelle aussi Melouch ou Accad, par opposition à la Babylonie méridionale, nommée Makan ou Soumir. On arrive ainsi à un pays qui est un véritable jardin, le pays qui s'étend autour de Babylone et est appelé Kar-Douniyas, c'est-à-dire littéralement, « le jardin du dieu Douniyas. » C'est le nom que lui ont donné les Babyloniens et les Assyriens, dès la plus haute antiquité. L'antique Babel, « la Porte de Dieu, » en formait le centre.

La source qui arrosait Kar-Douniyas ou le jardin d'Éden, c'est donc l'Euphrate, avec ses diverses branches, qui deviennent des rivières indépendantes, et avec le Tigre. Les deux bras du fleuve appelés Phison et Géhon sont le Pallakopas et le Schatt-en-Nil.

Au-dessous de Babylone, il y avait deux canaux, plus importants que tous les autres; à partir de leur séparation du fleuve, ils avaient un cours indépendant de celui de l'Euphrate et du Tigre. L'un d'eux est le canal navigable de Pallakopas, qui baignait la ville d'Ur, d'où émigra Abraham. Il se détachait de l'Euphrate en aval de Babylone, et allait se jeter dans le golfe Persique, en suivant le cours qu'avait suivi primitivement l'Euphrate lui-même. C'est le Phison.

L'autre canal est celui auquel les Arabes ont donné le nom de Schatt-en-Nil. C'est, comme le précédent, un canal large et navigable, qui commence sur la rive gauche de l'Euphrate, à Babylone; il arrosait la ville d'Érech et rentrait ensuite dans le lit principal de l'Euphrate, à la limite de

la Babylonie centrale et de la Babylonie méridionale. C'est le Géhon de l'Éden; c'est là aussi qu'étaient le pays de Kousch et les quatre villes de Nemrod, fils de Kousch, nommées dans le chapitre x de la Genèse : Babel, Érech, Accad et Chalanné, toutes situées sur la rive gauche de l'Euphrate¹.

Les noms du Pallakopas et du Schatt-en-Nil n'ont aucune ressemblance avec ceux du Phison et du Géhon, mais il faut se rappeler que la plupart des cours d'eau de ces contrées avaient autrefois deux dénominations, l'une suméro-accadienne, l'autre sémitico-babylonienne.

M. Delitzsch explique le nom de Géhon par le nom ancien du Schatten-Nil actuel. Le Schatt-en-Nil s'appelait en babylonien *Arahtu*, mot qui dérive de la même racine qu'*arhu*, « voie, chemin; » mais en sumérien il s'appelait *Ka-hanna*; Sennachérib le mentionne plusieurs fois comme rivière navigable. Le signe rendu par *ka* peut se rendre aussi, en sumérien, par *gu*, de sorte qu'on peut lire *Guhan* aussi bien que *Ka-han*. L'analogie de ce nom avec Géhon est manifeste.

Quant au Phison, aucun canal des environs de Babylone n'a porté un nom qui s'en rapproche, mais le terme sumérien, *pisán*, en assyrien *pisánnu*, a le sens général de « canal. » Les Babyloniens ont-ils jamais donné au Pallakopas le nom de *Pisan*, ou canal par excellence? C'est ce que M. Delitzsch ne peut décider.

Le nom même du paradis terrestre, Éden, est, d'après notre auteur, le mot sumérien, *édin*, qui signifie « steppe, désert. » Cette signification paraît fort peu convenir à un lieu de délices, mais M. Delitzsch croit que le sens primitif d'*édin* est « dépression » de terrain, ce qui correspond au nom de *Zôr*, donné plus tard par les Arabes, avec la même

¹ Cf. S. Hommel, *Die Lage des Gartens Eden nach den neuesten keilinschriftlichen Forschungen*, Beilage sur *Allgemeinen Zeitung*, 17 août 1881, p. 3353-3355.

signification, au pays babylonien. Il est néanmoins certain que, en assyrien, le mot *seru*, qui traduit le sumérien *édin*, a toujours le sens de « désert. »

Tel est, dans ses traits principaux, le système de M. Frédéric Delitzsch sur la situation géographique de l'Éden. A ses yeux, le récit de la Genèse est d'origine babylonienne. Les habitants de la Babylonie ont placé le paradis terrestre dans cette terre féconde, bénie du ciel, abondamment arrosée par de beaux fleuves, prodiguant ses trésors à ses heureux habitants. La plaine où s'élevait l'antique Babel, avec ses nombreux canaux qui portaient partout la fertilité et la vie, c'était bien le paradis sur la terre. Mais l'histoire de ce paradis, c'était un mythe, non une réalité.

M. Frédéric Delitzsch a-t-il enfin résolu la question depuis si longtemps débattue du site du paradis terrestre? Non.

Pour apprécier le système de l'assyriologue de Leipzig, il faut distinguer le fond et l'interprétation qu'il en donne. L'interprétation, pour la caractériser par un mot d'un usage courant en Allemagne, est « subjective; » elle repose sur des conceptions personnelles, non sur des preuves objectives; inconciliable avec le caractère historique de la Genèse, elle devrait cependant s'appuyer sur autre chose que sur des hypothèses, imaginées par l'auteur d'après des idées préconçues.

Nous n'avons pas besoin de nous arrêter à discuter l'assertion d'après laquelle le paradis est un mythe; le système de M. Delitzsch est faux et, par conséquent, toutes les conclusions qu'il veut en tirer croulent par la base. Son opinion doit être rejetée, parce qu'elle ne répond pas aux données du problème. On a le droit, il est vrai, de considérer, ainsi qu'il le fait, une partie des rivières de l'Éden comme d'anciens bras du fleuve, devenus plus tard des canaux. Le texte hébreu peut s'interpréter dans le sens de « bras » de

fleuve¹. Là n'est donc pas le vice du système de M. Delitzsch; ce qui le rend inacceptable, c'est qu'il n'est pas d'accord avec la narration de Moïse qu'il prétend expliquer.

On n'a pas retrouvé jusqu'ici en Babylonie de description expresse et certaine du lieu où séjourna le premier homme²; la Bible est par conséquent notre unique source de renseignements, et tout système qui est en contradiction avec les données de la Genèse est par là même faux. M. Frédéric Delitzsch n'a rien découvert dans les inscriptions cunéiformes qui éclairent *directement* la question du site de l'Éden; il n'a pas découvert davantage de renseignement *indirect* sur le point le plus important et le plus difficile, celui de l'identification du Géhon et du Phison. Il en est réduit à recourir à des étymologies vagues, procédé dangereux avec lequel on peut tout prouver, même qu'Éden était situé en Amérique, comme l'ont fait des esprits aventureux, non seulement avant que la philologie comparée fût devenue une science, mais aussi pendant ces dernières années. Dans toutes les langues du monde, avec un peu de persévérance et de savoir-faire, on peut découvrir des mots semblables par l'analogie du son. C'est ainsi que Hitzig avait trouvé dans le sanscrit l'explication des noms propres de la Genèse³. Il faut donc d'autres preuves que celles qui sont tirées d'une étymologie plus ou moins arbitraire et douteuse.

Du reste, dans l'explication de M. Delitzsch, le Phison et

¹ Le point où un canal tire sa naissance d'un fleuve est appelé en assyrien *reš nari, caput fluminis*. Frd. Delitzsch, *Wo lag das Paradies*, p. 98. C'est le mot même qu'emploie la Genèse, II, 10, dans le texte original.

² Le poème de Gilgamès dit que Samas-napistim, le Noé chaldéen, avait été placé par les dieux « à la bouche des fleuves. » On peut voir là, comme on l'a fait (A. Loisy, *Les mythes chaldéens*, p. 76), une allusion à Gen., II, 10, mais elle est pour le moins très vague. Voir p. 325. Quant à l'opinion qui identifie l'Éden avec Éridou, p. 259, elle n'est pas démontrée.

³ Voir plus loin, à la fin du volume, au commencement de l'appendice I, comment Hitzig fait dériver du sanscrit les noms d'Abraham et de Sara.

le Géhon ont un rôle tout à fait accessoire; dans la Genèse, il n'en est pas ainsi; ils sont même nommés avant le Tigre et l'Euphrate: « Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin, dit le texte, et de là il se divisait pour devenir quatre têtes (fleuves ou bras de fleuves). Le nom de l'un est Phison; c'est celui qui entoure toute la terre de Havilah, où est l'or, et l'or de cette terre est bon; là aussi est le bdellium et la pierre *šoham*. Et le nom du second fleuve est Géhon; c'est celui qui entoure toute la terre de Kousch. Et le nom du troisième fleuve est Hiddéqel (Tigre); c'est celui qui coule devant l'Assyrie. Et le quatrième fleuve est l'Euphrate¹. »

Comment pourrait-on croire que, si l'auteur de ce récit avait considéré le Phison et le Géhon comme de simples bras ou canaux de l'Euphrate, il leur eût donné la première place et n'eût attribué que la quatrième au fleuve qui les alimentait de ses eaux et dont ils n'étaient qu'une partie? Ce n'est assurément pas vraisemblable. Il faut faire violence au texte pour l'interpréter ainsi. La Genèse ne fait de l'Euphrate que le quatrième fleuve; M. Delitzsch en fait la source, sinon des trois autres, au moins de deux d'entre eux, qui n'en sont que des canaux. Son explication est donc en contradiction formelle avec le texte.

Il est également contraire au langage de la Genèse d'entendre par Éden la plaine de Babylone. Cette plaine a un nom dans la Bible: elle s'appelle Sennaar, non pas Éden. M. Delitzsch n'a pas réussi à découvrir le nom d'Éden dans les nombreux noms géographiques, sumériens ou sémitiques, donnés à la Babylonie par les documents indigènes; aucun monument n'appuie donc son identification. Tout ce qu'il peut alléguer, c'est que le nom d'Éden a pu se perdre; mais, outre que cette supposition n'est nullement une preuve, elle est peu d'accord avec ce que nous lisons au

¹ Gen., II, 10-14.

chapitre XI de la Genèse, où il est dit que les hommes, après le déluge, venant de l'Orient, trouvèrent une plaine dans la terre de Sennaar et s'y établirent.

En effet, le sens naturel du texte, c'est que cette plaine était auparavant inconnue aux hommes. C'était néanmoins, d'après M. Delitzsch, le site même du Paradis terrestre. Comment donc leur était-elle inconnue? Le professeur de Leipzig admet toujours que le rédacteur de la Genèse connaissait parfaitement la situation d'Éden. Il aurait donc su que la plaine de Sennaar et l'Éden ne faisaient qu'un. Son langage est en opposition avec cette hypothèse. Le Sennaar et l'Éden n'étaient pas évidemment pour lui la même chose.

M. Delitzsch prétend, il est vrai, que s'il n'a pas retrouvé le nom d'Éden comme nom propre dans les documents cunéiformes, il l'a du moins retrouvé comme nom commun et cela, à son avis, lui suffit. Cela ne suffit nullement.

« *Édin* dans les textes accadiens et sumériens, dit Fr. Lenormant¹, *çêru* dans leurs versions assyriennes et dans les documents unilingues de ce dernier idiome, s'emploient quelquefois pour désigner la *plaine* par opposition à la *montagne*, accadien *kur*, assyrien *šadû*. Mais ce n'est jamais le fond de la vallée des deux fleuves, abondamment irrigué, par suite éminemment fertile et susceptible d'une luxuriante culture. C'est, au contraire, le plateau élevé, imparfaitement arrosé, par endroits absolument stérile, et, quand il ne l'est point, plus propre à l'existence pastorale qu'à l'agriculture, comme celui qu'on rencontre à l'ouest de l'Euphrate et qui touche au grand désert des sables de l'Arabie, *Madbar*, celui qui s'étend à l'orient du Tigre jusqu'aux montagnes de la Susiane, celui enfin qui constitue le bassin commun des deux fleuves au nord de 35 degrés de latitude... Le *édin* = *çêru* des textes cunéiformes de l'une et de l'autre des lan-

¹ *Les origines de l'histoire d'après la Bible*, t. II, 1882, p. 533-534.

gues parlées dans la Chaldée est donc, en réalité, tout à fait l'opposé des conditions dans lesquelles la tradition devait représenter Dieu « plantant son jardin. » Malgré une assonance au premier abord séduisante, il me paraît impossible de l'assimiler au « 'Éden » biblique. »

Ajoutons également, à cette occasion, une autre remarque. M. Delitzsch répète plusieurs fois que, d'après la Bible, l'état du Paradis terrestre n'avait été modifié ni par la chute, ni par le déluge. Cela est loin d'être aussi certain qu'il veut bien le dire. La Genèse, dans le passage que nous avons rapporté, s'exprime de façon à nous faire entendre que les fleuves et les pays qu'elle énumère subsistent toujours, mais elle ne dit pas un mot d'où l'on puisse conclure avec certitude que le jardin d'Éden lui-même n'a été modifié par aucune révolution terrestre.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de ce dernier point, sur lequel il est inutile d'insister, il y a du moins une chose qu'on ne saurait révoquer en doute : c'est que, d'après le texte sacré, le Paradis terrestre a été perdu par le premier homme et pour tous ses descendants. Cette simple observation suffit pour renverser le système de M. Frédéric Delitzsch. La plaine de Babylone, avec ses fleuves, ses canaux, ses richesses, n'a jamais été perdue par l'homme. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de l'empire des Perses, elle nourrit une population nombreuse et florissante. Ce n'est donc pas là que la Genèse plaçait le Paradis perdu et jamais recouvré.

Par une anomalie étrange, M. Frédéric Delitzsch prétend que les premiers chapitres de la Genèse ont été composés pendant la captivité; de sorte que, si son opinion était fondée, les Hébreux auraient regardé comme le Paradis terrestre le lieu même de leur exil! C'est là ce qu'il est bien difficile de croire. Que les Chaldéens aient localisé dans la plaine de Babylone, après leur établissement en ce lieu, le

souvenir du Paradis terrestre, cela est possible, mais les Hébreux ne les ont certainement pas imités.

M. Frédéric Delitzsch n'a donc pas été plus heureux que tant d'autres de ses devanciers : il n'a pas retrouvé la terre de délices, cet Éden aux quatre fleuves, témoin de la première apparition de l'homme et du premier péché. C'est ailleurs que dans les environs de Babel qu'il faut chercher les lieux où Adam et Ève virent pour la première fois la lumière du jour. Le savant auteur a montré dans son livre que l'Éden n'était ni dans l'Inde, ni à l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre; il n'a pas prouvé qu'il n'était pas en Arménie. Cette dernière opinion nous semble encore, après tout, la plus vraisemblable¹, quoiqu'elle ne soit pas démontrée. Mais que le séjour primitif des premiers hommes fût en Arménie ou ailleurs, ce qui nous paraît bien certain, c'est que la Bible ne le met point dans la Babylonie. Il faut attendre la découverte de nouvelles tablettes pour savoir avec exactitude où les antiques Chaldéens plaçaient le Paradis terrestre et quels rapports existaient à ce sujet entre leur tradition et celle des enfants d'Abraham.

¹ Voir *Manuel biblique*, 9^e édit., 1895, n^o 287, t. 1, p. 520-522. — M. Engel, *Die Lösung der Paradiesfrage*, in-8^o, Leipzig, 1883, place l'Éden à Er-Ruhbé, au sud-est de Damas (!). Voir dans son volume la carte qu'il a tracée du Paradis d'après son système.

CHAPITRE IV.

LA CHUTE ET L'ARBRE DE VIE.

On n'a point retrouvé jusqu'ici dans les tablettes assyriennes l'histoire de la chute. Nous pouvons seulement y discerner quelques allusions plus ou moins vagues, dans les cylindres et dans un certain nombre de légendes, comme celles qui nous racontent les méfaits des sept esprits du mal et le péché du dieu Zou ou Zi. On ne sait pas au juste quel avait été le péché du dieu Zou : les documents qui contiennent son histoire sont mutilés. Ils nous apprennent seulement qu'il déroba les *umsimi*, objets précieux dont la nature est inconnue. Bel s'étant endormi, Zou le dépouilla de ses vêtements divins, de sa couronne et de ses *umsimi*; il voulut même lui ravir sa puissance et gouverner « la race des anges; » il fit donc la guerre au dieu Bel, mais sans succès. Après sa défaite, il fut obligé de se cacher dans son pays et le dieu Anou ordonna à ses fils de le tuer, pendant que ceux-ci demandaient que Zou fût exclu de la compagnie des dieux¹.

Une collection de cinq tablettes nous apprend aussi que les habitants de la terre ayant offensé Anou, le dieu du ciel, celui-ci ordonna à Loubara ou Doubara, dieu de la peste, de frapper ces impies. Les tablettes décrivent longuement les ravages causés par ce fléau².

Les textes cunéiformes, publiés jusqu'à présent, ne par-

¹ J. Ménant, *La Bibliothèque du Palais de Ninive*, p. 137-138. *Recherches sur la glyptique orientale*, t. 1, p. 107-110. G. Smith, *Chaldæan Genesis*, p. 307. Voir un autre passage, peu clair, p. 280.

² J. Ménant, *ibid.*, p. 139; G. Smith, *ibid.*, p. 123-136.